

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'édition critique au Québec

Adrien Thério

Number 33, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39371ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Thério, A. (1984). L'édition critique au Québec. *Lettres québécoises*, (33), 17–17.

L'édition critique au Québec

Lettres québécoises, on le sait, n'est pas une revue d'études, ni de critiques à la façon universitaire. Nous nous contentons de lire et de commenter, de façon critique, les livres que nous recevons au jour le jour de nos maisons d'édition. Jusqu'à 1950, un grand nombre de nos intellectuels n'hésitaient pas à dire que la littérature canadienne-française n'existait pas. La raison était bien simple. On n'avait pas encore eu l'idée d'aller fouiller dans les archives, de relire certains récits, romans et poèmes qui remontaient assez loin dans le temps. Sauf quelques exceptions, nous n'avions, en littérature, à peu près pas de chercheurs. Les années passant, les chercheurs arrivant, nous avons fini par comprendre que nous avions un dix-neuvième siècle littéraire, un dix-huitième, un dix-septième et même un seizième. Mais il a fallu du temps pour en arriver là. On voulait bien étudier, par exemple, les chefs d'oeuvre de Chateaubriand et de Jean-Jacques Rousseau mais on oubliait le Baron de La Hontan qui leur avait cependant donné de bonnes idées en publiant ses *Conversations avec Adario sauvage distingué*. Et qui aurait cru que les récits de voyage de Cartier et de Champlain pouvaient avoir d'autre intérêt qu'historique?

La littérature canadienne-française ou québécoise comme on l'appelle aujourd'hui est donc vieille de plusieurs siècles. Mais comment arriver à faire croire cela à des lecteurs ordinaires alors que dans les années soixante-dix, nous, Québécois et Canadiens financions des éditions critiques de grands auteurs français, anglais et même hollandais? En effet, le Conseil des Arts du Canada, qui avait alors toutes sortes d'idées de grandeur, avait accepté de financer, à coups de millions, des études critiques sur Zola ou Disraéli pour n'en nommer que deux. On avait oublié que certains auteurs d'ici méritaient peut-



être qu'on s'y attarde avant de vouloir jouer les bailleurs de fonds d'entreprises que les étrangers en question étaient bien plus en mesure de subventionner que nous. J'ajoute que ces études critiques sont toujours en cours avec la collaboration de chercheurs québécois, canadiens, français, anglais et autres. Les gens du Conseil des Arts (aujourd'hui le Conseil des Recherches en Sciences humaines) qui ont accepté de subventionner ces études critiques pourraient me répondre qu'aucune demande de subvention ne leur avait été présentée en vue d'éditions critiques d'oeuvres québécoises et canadiennes. Mais n'auraient-ils pas pu les susciter ces demandes de subventions? N'avaient-ils pas le devoir de voir un peu plus loin que le simple citoyen? Les Français, les Anglais et les Hollandais n'ont aucune raison de venir chercher des subsides canadiens et québécois pour mener à bien des études critiques sur leurs grands auteurs. Ils ont les moyens de se les payer.

Enfin, le Conseil a fini par voir clair. En 1979, on acceptait la demande présentée au Conseil par Roméo Arbour, Jean-Louis Major, Benoit Lacroix et Laurent Mailhot en vue d'éditions criti-

ques québécoises. Une subvention de deux millions et demi de dollars allait être consacrée au «Corpus d'éditions critiques» dont nous avons déjà fait mention dans cette revue sous la plume de Roméo Arbour et de René Dionne. Et depuis, les chercheurs sont à l'oeuvre.

Je sais bien que le lecteur ordinaire de *Lettres québécoises* s'intéresse probablement assez peu à cette sorte de travail de Bénédictins. Malgré tout, ce lecteur ordinaire voudra peut-être savoir comment ces chercheurs s'y prennent pour faire ce travail d'édition critique. Pourquoi met-on parfois autant d'années avant d'arriver à la publication de l'édition critique? C'est de cela que nous entretient le dernier numéro de la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* qui porte sur l'édition critique d'oeuvres québécoises. Quelques auteurs qui ont déjà terminé leur travail comme Armand Guillemette (*Nérée Beauchemin*), Odette Condemine (*Octave Crémazie*), Benoit Lacroix (*Saint-Denys Garneau*) nous parlent des difficultés qu'ils ont rencontrées en chemin. D'autres, Michel Bideaux (*Jacques Cartier*) John Hare (*Joseph Quesnel*), Bernadette Guilmette (*Jean-Aubert Loranger*), Jules Tessier (*Menaud maître-draveur*), nous font part des découvertes qu'ils sont en train de faire. Le ton est peut-être universitaire mais il est loin d'être ennuyeux. Et c'est, il me semble, une bonne façon de retourner aux sources. C'est aussi une occasion de prouver, même à ceux qui s'intéressent peu aux anciens textes, que la littérature québécoise actuelle n'est pas née d'une génération spontanée, et de faire le lien qui s'impose entre le passé et le présent. La littérature d'un pays, c'est beaucoup plus que l'actualité littéraire. Et nos chercheurs sont en train de nous mettre sur la bonne piste.

Adrien Thériot